

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 11

Artikel: Voyage de Genève à Londres, en passant par Lausanne : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tait près de trois mille hommes, suivit la rue de Chauerau, celle du Grand-St-Jean et se rendit à la rue de Bourg, où logeait le préfet et où était le citoyen Kuhn, ainsi que l'état-major. Les divers postes de troupes françaises qui se trouvaient dans la ville se bornèrent à sortir de leurs corps de garde et à se ranger en bataille, laissant défiler tranquillement les *Bourla-papay* qui leur eraient : *nous sommes vos amis*.

Mais un bataillon de ligne helvétique, venant de Berne, entrat en ville et arrivait tout à point pour arrêter les insurgés qu'il rencontra dans la rue de Bourg. Le chef de bataillon français *Veilande* s'avanza vers Reymond et Marcel, qui déclaraient vouloir enlever les archives nationales et celles de la ville; il leur parla avec énergie, parcourut les rangs des paysans et leur affirma que s'ils ne rentraient pas dans l'ordre, il serait obligé d'user de mesures de rigueur, ce qu'il désirait éviter. Il les somma en conséquence de sortir de la ville. Reymond fit d'abord quelques difficultés, après quoi il ordonna à sa troupe de faire volte-face et la conduisit sur la place de Montbenon, où le chef de bataillon *Veilande* se rendit avec le commissaire Kuhn. Ils invitèrent Reymond à licencier sa troupe, mais celui-ci s'y étant refusé, il fut convenu qu'il se retirerait à une certaine distance de la ville, en attendant que le commissaire Kuhn, qui allait partir pour Berne, eut reçu de nouvelles instructions du gouvernement. Vers midi, les *Bourla-papay* se mirent en marche et allèrent camper dans la plaine de Saint-Sulpice. On leur fournit quelques vivres, dont ils avaient un besoin pressant, et des particuliers allèrent aussi leur vendre du vin, de la bière et d'autres provisions.

(*La suite prochainement.*)

L. M.

Voyage de Genève à Londres,
en passant par Lausanne.

IV.

De Strasbourg à la noce. — Cette capitale de l'Alsace n'est pas belle, la plupart des rues sont étroites, tortueuses, mal bâties, sombres et sales.

On y admire quatre choses; le beau sexe, l'église cathédrale, sa haute tour, dont l'architecture est d'une merveilleuse hardiesse et une horloge placée dans l'intérieur de la même église, assez semblable à celle de St-Jean de Lyon.

Partis de Strasbourg par une diligence peu diligente; nous avons eu pour compagnons de voyage un jésuite de Neustadt, un rabbin de Francfort, tous les deux un peu avancés en âge; un garde de l'électeur palatin, grand, louche et rousseau; l'amoureux de la comédie française de Manheim, jeune fat, assez bien tourné, et un commis des vivres de l'armée française, ni vieux, ni jeune, blond, camus, maflé, de taille moyenne, de corpulence ronde, et de physionomie plate.

Notre conversation jusqu'à Haguenau, où nous avons diné, n'a pas été des plus animées, notre commis en remplissait les vides par des nouvelles de guerre et des réflexions politiques qu'il entremêlait de la mélodie d'une serinette qu'il avait achetée à Strasbourg, et qu'il appelait sa tire-lire, il nous faisait admirer de temps en temps le mécanisme de cet instrument.

Nous nous sommes arrêtés à Veissembourg et à Landau, où nos deux postillons se sont énivrés: nous en sommes partis à l'entrée de la nuit. A une lieue et demie de cette ville, nous commençons tous à nous assoupir, après avoir été régalés de quelques airs de la tire-lire du Jean-Farine, lorsqu'une des roues

de derrière de notre diligence a débordé sur un petit pont sans garde-fou, traversant un ruisseau fangeux d'environ quinze pieds de largeur. Une violente secousse a fait succéder la frayeur à l'assouplissement; nous étions tous précipités, sans un peti tarbre penchant sur le ruisseau, qui a soutenu le corps de la voiture. Nous en sommes sortis avec beaucoup de difficultés; Castor a sauté le premier dehors, et une des pattes s'est accrochée à la perruque à la brigadière du commis, et l'a entraînée avec son chapeau bordé d'or assez loin dans la boue. Un de nos postillons est tombé dans le ruisseau, nous ne nous en sommes point aperçus; l'autre, après avoir reçu du palatin quelques coups de canne, a détélé un des chevaux, et l'ayant monté à l'aide de son bâtonneur, il est allé à toute bride chercher du secours.

Il était nuit close, et il pleuvait à verse, le palatin jurait en allemand, le rabbin, en hébreu à ce qu'il me semblait, le Jean-Farine en français, en cherchant dans le margouillat sa perruque et son chapeau; le comédien jurait aussi, en se désespérant de ce que la pluie mouillait sa redingote neuve qui couvrait un vieux frac de nanquin; Castor allait, venait, jappait, et ne savait que penser de tout ce désordre; le jésuite, qui avait une lanterne de poche de papier plissé, de la bougie et de quoi l'allumer, battait la pierre à feu; quant à moi, j'attendais avec assez de tranquillité le retour du postillon, espérant qu'il ne tarderait pas à nous amener une douzaine d'hommes munis de cordes et de leviers.

La bougie du jésuite allumée, nos yeux ont été frappés et nos esprits émerveillés de l'apparition subite d'un grand corps humain, nu, debout, barbuillé de fange, couronné de joncs et de roseaux, et en bottes fortes. A l'aspect de cette étrange figure, qui n'eut pas cru que c'était le Dieu du ruisseau, qui touché de notre mésaventure, arrivait là tout à propos pour la réparer?

Aucun de nous n'en a douté d'abord
Nos cœurs se sont enflés d'une douce espérance
Et nous allions tous d'un commun accord
Implorer à genoux sa divine assistance.

Lorsque l'ayant envisagé avec plus d'attention, nous avons reconnu, avec tout le déplaisir possible, que ce n'était point cette divinité, mais notre ivrogne de postillon tombé dans l'eau, qui s'était débarrassé de ses habits mouillés, et qui faisait un objet aussi digne de pitié qu'il nous avait paru digne d'adoration; j'ai compris au tremblement de toute sa personne, et au claquement de ses dents, que ma redingote lui serait plus utile qu'à moi, et je l'en ai charitalement couvert. Un quart d'heure après, son camarade est venu seul avec un cric; peu s'en est fallu que le palatin ne l'ait chargé d'une nouvelle bastonnade, pour ne nous avoir pas amené un secours plus utile. Le ruisseau coulait sur un fond limoneux, ses bords étaient escarpés, ensorte qu'il n'a pas été possible d'y établir le cric; le petit arbre n'avait que cinq à six pouces de diamètre, et paraissait mal enraciné, il était à craindre qu'il ne cédât au poids immense qu'il supportait, et nous jugions qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour prévenir la dégringolade; mais,

En vain pour relever ce coche,
Les quatre chevaux, le rabbin,
Moi, les deux postillons le garde palatin,
Avons fait mille efforts de nerfs et de caboché.

Le jésuite tenait la lanterne de papier, qui mouillée par la pluie et agitée par le vent, menaçait de se déchirer: Castor aboyait de tous ses poumons.

Le commis en se lamentant
De la nudité de sa nucque,
Trottait de ça, de là, cherchant
Son caudebec et sa perruque.

Et l'amoureux qui, en faveur de la circonstance, voulait bien déroger à son rôle ordinaire, jouait celui de la mouche du coche en s'égosillant à donner ses avis que personne n'écoutait: il nous a avoué depuis, que s'il n'avait craint de crotter et d'empoiser sa redingotte neuve contre les roues du carrosse, il n'aurait point dédaigné de mettre la main à l'œuvre, quoiqu'il sentit bien que cela eut été fort au-dessous de lui.

Cependant la pluie avait un peu cessé et nous redoublions nos efforts, qui sans avoir opéré entièrement le redressement de la voiture, l'avaient du moins garantie de la chute, lorsque tout à

coup le feu a pris à la lanterne de papier, et a brûlé les doigts du jésuite ; *derteifel*, a-t-il dit en les secouant.

Et dans le ruisseau brusquement
Fait voler bougie et lanterne,
Nous voilà dans l'aveuglement
Ainsi qu'au fond d'une grotte.

Après quelques moments d'un profond silence, causé par la consternation générale, nous nous sommes mis en chemin; un de nos postillons est resté auprès de la voiture.

Notre ténébreuse marche ayant duré environ trois quarts d'heure, nous avons aperçu de la lumière, et bientôt après nous avons ouï un bruit confus d'instruments de musique, qui nous a guidés au milieu d'un village, dans une maison où il y avait une noce; nous sommes entrés dans une grande salle, éclairée de douze à quinze chandelles placées dans des chandeliers de bois, sur des tables, des coffres et des buffets.

(*La suite prochainement.*)

Les cerises du Vallon de Gueuroz¹.

IV

C'était dans une de ces années prospères que nous avions passées au vallon de Gueuroz, et que nous nous étions régaliées des cerises de Rose-Tonie ! Ah ! si nous avions soupçonné ce qu'elles valaient pour cette digne femme, elles auraient été pour nous mille fois sacrées, et plutôt que d'y toucher, nous aurions volontiers payé l'amende entre les mains du président ! Mais ce trait, et le vieillard qui me raconta cette histoire, m'assura qu'on en pourrait citer bien d'autres, mentre que Rose-Tonie, quoique ardente à amasser pour son fils, ne négligeait point les devoirs de l'hospitalité, toujours chers aux montagnards, et qu'elle savait, au besoin, faire l'aumône sur ce fruit de son épargne, qui n'était pourtant pas du superflu.

Cependant le moment était venu de songer à élever Joseph, autant qu'à lui ménager pour plus tard des ressources en argent, Rose-Tonie ne sut pas accomplir le premier de ces devoirs aussi bien que le second. On ne sentait guère, au vallon de Gueuroz, le besoin d'une autre instruction que celle qui s'acquiert à la montagne par le seul fait de l'expérience et d'une observation de tous les jours. On y mettait plus de prix à connaître la qualité des bois qu'à savoir lire et écrire. À quoi bon apprendre à lire dans un pays où il n'y a pas de livres, et où, s'il arrive une lettre, ce qui alors n'avait pas lieu une fois par an, on attend pour la faire lire une tournée de M. le président, à moins que, si on la suppose pressante, on ne descende à la plaine le dimanche et on n'aille chez le curé ? D'ailleurs, il n'y a pas d'école pour ces quelques maisons, qui forment à peine un hameau. Il eût fallu envoyer les enfants jusques dans un village éloigné, ce qui était praticable en été, c'est-à-dire au moment des vacances, et ce qui ne l'était guère en hiver, c'est-à-dire au moment des leçons. Aussi les enfants du vallon de Gueuroz ignoraient-ils absolument ce que c'est que ce bienfait ennuyeux qu'on appelle l'école : ils jouaient tout le jour, et ne s'en portaient pas plus mal. Si Rose-Tonie ne fit rien pour procurer à Joseph une instruction quelconque, ce ne fut donc ni par négligence ni par économie, mais uniquement parce que ses réflexions n'avaient jamais été au delà du cercle tracé autour d'elle par la simplicité d'une vie toute patriarchale. Elle savait ce qu'avait su sa mère et sa grand-mère ; Joseph saurait ce qu'avait su son père et son grand-père. Que pouvait-on demander de plus ?

A défaut d'instruction, Rose-Tonie aurait pu donner à Joseph l'habitude du travail, et l'on a vu que dans ses calvaires d'économie, elle avait fait rentrer le produit des fraises qu'il irait cueillir à la forêt, et ce que plus tard il pourrait gagner en gardant les vaches à la montagne. Mais ici la tendresse de Rose-Tonie pour son fils, tendresse surexcitée par tant de sacrifices, lui fut un piège. Elle n'eût jamais la force de se séparer de lui, ne fut-ce que pour une journée. Elle était heureuse de se dévouer pour lui, mais à condition qu'il fût là, qu'elle l'entendit, qu'elle le vit, qu'elle sentît continuellement sa présence. Le fatal accident qui l'avait rendue veuve si jeune, revenait sans cesse à sa mémoire, et

quand elle n'avait pas vu Joseph depuis une heure, elle commençait à être prise d'une inquiétude fiévreuse, qu'il ne lui était pas facile de vaincre. Son imagination trop fortement ébranlée, était restée malade, et ces excès de travail, tant de nuits sans sommeil, ne contribuaient pas à la calmer. Elle avait des visions, qui se transformaient en véritables cauchemars : on la voyait alors se passer la main sur les yeux, comme pour en chasser une image qui la poursuivait. Tantôt c'était le couloir qui, à peu de distance du vallon, coupe le sentier de la forêt, celui des fraises, où elle voyait Joseph accroché à quelque touffe de gazon, qui se déracinait lentement sous le poids ; tantôt c'était l'affreux précipice de la gorge, et le Trient, ce froid Trient, tombeau glacé, toujours prêt à se refermer sur ses victimes, avec un bruit sourd, avec un retentissement lugubre, qu'elle entendait distinctement et qui la saisissait comme un frisson. Alors il n'y avait pas de force humaine qui eût pu la retenir ; elle courrait, elle appelait, et il fallait à tout prix qu'elle revit Joseph. Il ne lui suffisait pas de le savoir en lieu sûr, à la grange, à l'étable, chez le voisin ; il fallait qu'elle vit de ses yeux et qu'elle le touchât de ses mains. Un certain entonnoir de la gorge, celui-là même où l'on avait retrouvé le corps inanimé de son mari, jouait un grand rôle dans ses visions. Rose-Tonie se le figurait d'autant plus terrible qu'elle n'avait jamais pénétré dans la gorge ; elle lui supposait une sorte d'attraction magique ; elle le croyait hanté par un esprit ennemi de sa famille, qui, après avoir tué le père, guettait encore l'enfant.

Il en résulta que Joseph n'alla ni cueillir les fraises à sept ans, ni garder les vaches à dix. Il resta auprès de sa mère, et ne grandit pas d'un cheveu ailleurs que sous ses yeux.

Cependant Joseph était un beau garçon, bien taillé, bien membré, leste, fort, adroit aux jeux de son âge, et l'on commençait à dire dans le vallon que Rose-Tonie le gâtait, qu'elle ne serait pas toujours là pour le nourrir, et que, au lieu de le tenir collé à ses jupes, elle ferait bien mieux de lui apprendre à gagner aussi son pain. Ce ne furent d'abord que propos en l'air, qu'on retenait avec soin en présence de Rose ; mais avec le temps ils prirent plus de consistance, et un jour (c'était au temps de la fenaison) un voisin voyant ce grand garçon de douze ans jouer avec le foin, que Rose-Tonie se fatiguait à tourner et à épancher, leur fit à tous deux, à la mère et au fils, une verte réprimande. Il le fit à bonne intention, mais à sa manière. Or c'était un vieux grognard, bonhomme à fond, mais le plus âgé de tous les flotteurs de la contrée, Marc-Antoine, surnommé l'Ancien. Il avait acquis dans le pays, grâce à son front grisonnant et à son parler sententieux, une sorte de droit de censure, qu'il exercait avec un redoublement d'activité depuis un certain soir que la jeunesse avait fêté le cinquantième anniversaire de sa première flottée, sa noce d'or avec le torrent. Il avait toujours provision de proverbes à l'adresse du monde, et quand il disait aux gens leur fait, il n'y allait pas par deux chemins. Depuis longtemps déjà, il guettait ce paresseux de Joseph, et plus d'une fois il s'était contenté, par respect pour Rose-Tonie, de grommeler quelque aphégme en passant ; enfin, il n'y tint pas, et la leçon fut d'autant plus dure qu'elle avait tardé davantage. Joseph ne s'en corrigea guère, et Rose-Tonie en fut blessée ; il lui semblait que chacun aurait dû sentir comme elle, et dès ce jour, elle évita tant qu'elle put, la rencontre de Marc-Antoine.

(*La suite au prochain numéro.*)

Nous avons eu le plaisir d'assister hier à la soirée donnée par la société de Belles-lettres, dans la grande salle du Casino. Cette soirée a eu le succès de la précédente, c'est-à-dire qu'elle a été une véritable fête : salle comble, applaudissements sympathiques et répétés, acteurs rappelés, joie et contentement peints sur tous les visages. Nous voudrions pouvoir, si la place ne manquait aujourd'hui, adresser un compliment à chacun des aimables acteurs d'hier soir ; nous voudrions surtout remercier MM. B. et M. qui se sont si bien acquittés de leur tâche et ont su, dans leurs rôles longs et difficiles, animer sans cesse la scène par une diction agréable, un jeu facile, une aisance qui ne se rencontrent que rarement chez des amateurs.

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.

(1) Extrait de : *Les Alpes suisses*, par Eug. Rambert, 1 vol. in-12 ; prix : 5 fr. 50 cent., chez J. Cherbuliez, librairie à Genève.